

La morale des animaux

avec les sentiments d'autrui, de prendre conscience de sa situation, voire de sa souffrance.

Empathie cognitive, empathie affective

Chez les animaux, l'altruisme dont nous parlons s'appelle l'empathie. Dans son ouvrage récent¹, Frans de Waal, le célèbre primatologue néerlandais, a montré l'existence de formes indubitables d'empathie chez les primates, mais aussi chez les rats, les dauphins, les éléphants (qu'on se rappelle ici la petite éléphante Bona, remise sur le chemin de la vie par sa mère adoptive). Encore faut-il distinguer entre l'empathie cognitive, qui est la faculté de comprendre les intentions d'autrui et l'empathie affective, qui implique ce que j'ai appelé, dans un chapitre précédent, le partage des émotions.

L'empathie cognitive s'étudie aujourd'hui dans le cadre de ce que les spécialistes appellent la « théorie de l'esprit » (*Theory of Mind*). En deux mots : il s'agit de savoir si les animaux – les grands singes notamment – perçoivent l'autre (homme, animal, congénère) comme un être pensant, doté d'un vouloir propre. C'est en 1978 que deux psychologues américains, David Premack et Guy Woodruff, publient dans une revue scientifique un article intitulé « Les chimpanzés ont-ils une théorie de l'esprit ? ». Ils montraient qu'une femelle qu'ils avaient longuement étudiée, Sarah, avait la capacité de comprendre les intentions inobservables d'un sujet humain. Inobservables car elles n'étaient nulle part

1. Frans de Waal, *L'Âge de l'empathie*, Actes Sud, 2011.

ailleurs que dans sa tête. Depuis, d'autres expériences ont confirmé leurs premières observations. Nous en reparlerons dans notre chapitre sur la conscience de soi des animaux.

La théorie de l'esprit va au-delà de la simple empathie. Elle désigne la capacité à se représenter le monde de l'autre, alors que l'empathie se limite au partage des sentiments et des émotions. Théorie de l'esprit et empathie sont actuellement des thèmes de recherche majeurs en sciences cognitives. Les progrès importants dans le domaine de l'imagerie cérébrale permettent d'étudier les corrélations entre ces deux concepts, ainsi que leurs bases neuro-anatomiques.

À la Ménagerie, nous n'avons pas réellement conduit d'études sur l'empathie animale, mais nous avons longuement étudié la théorie de l'esprit sur nos orangs-outans. Je dois dire que je n'avais pas besoin d'une expérience pour prouver à quel point ils peuvent être joueurs et calculateurs, capables de se glisser malicieusement dans mon esprit pour anticiper mes intentions. Je le sais depuis longtemps. Je sais aussi que la plupart me détestent. J'incarne pour eux le vétérinaire qui vient les « flécher » avec des piqûres désagréables. Je l'ai bien vu avec ce jeune mâle, Bangui, qui nous arrivait d'un zoo d'Espagne. Je n'avais encore pratiqué aucun examen médical sur lui, mais je sentais déjà sa méfiance, comme si les femelles l'avaient prévenu avec un : « Attention voilà le véto ! » En général, dès que je pénètre dans le couloir, ces dames essaient systématiquement de me cracher dessus. Elles n'ont pourtant aucune raison de m'en vouloir. Aujourd'hui, grâce au *medical training*, nous n'avons plus l'occasion de les flécher. Mais rien

n'y f
Qua
et te
m'a
ce q
mai
mai
qu'e
mis
elle
inté
pen

L'e

M
ses
Pu
rev
sio
Fra
ém
réc
att
ant
sin
I
ne
thi
les
dé

La morale des animaux

n'y fait. Chaque fois, elles essaient de me jouer des tours. Quand j'arrive près de la grille, elles viennent vers moi et tentent de m'attraper. Tamu, notre plus jeune femelle, m'a un jour tendu un bout de fruit. Un cadeau ? C'est ce que j'ai cru au début. Mais quand j'ai approché ma main pour prendre le fruit, elle a essayé, avec son autre main, de m'attraper le doigt. Elle savait que je savais qu'elle essaierait de m'attraper. Mais avec cette petite mise en scène – ce qu'il faut bien appeler une feinte – elle a tenté de me surprendre. Ce genre d'incident est intéressant, il montre bien que j'étais pour Tamu un être pensant dont il fallait déjouer les attentes.

L'empathie et les neurones miroirs

Mais parvenir à « percer » l'esprit de l'autre, comprendre ses intentions n'est que l'aspect cognitif de l'empathie. Pour verser dans l'altruisme au sens fort, l'empathie doit revêtir aussi une dimension plus affective, plus compassionnelle. Les animaux en sont assurément capables. Frans de Waal, pour en revenir à lui, donne l'exemple émouvant (l'observation date de 1979) de chimpanzés réconfortant un de leurs congénères blessé après une attaque de léopard. Ses observations ont confirmé celles, antérieures, de Jane Goodall sur l'empathie des grands singes.

Frans de Waal – il n'est pas le seul – suppose que les neurones miroirs jouent un rôle important dans l'empathie des primates, et plus largement dans celui de tous les animaux sociaux. Les neurones miroirs sont une découverte relativement récente (1997) de la biologie,

due à Giacomo Rizzolatti, un neurologue de l'université de Parme. Il s'agit de neurones cérébraux qui s'activent de la même manière lorsqu'un individu, humain ou animal, exécute une action ou lorsqu'il observe un autre individu exécuter la même action, ou même seulement lorsqu'il l'imagine. En d'autres termes : mes neurones miroirs fonctionnent de la même manière quand je réussis une épreuve sportive, quand je vois quelqu'un réussir la même épreuve ou quand je m'imagine réussir cette épreuve.

Pour les chercheurs en neurosciences, les neurones miroirs joueraient un rôle dans l'apprentissage par imitation, mais aussi dans les processus affectifs comme l'empathie. Les neurobiologistes ont établi une carte des neurones miroir. Les régions sous-corticales et temporales seraient liées à la capacité de ressentir les émotions d'autrui (empathie affective), les régions préfrontales à celle de comprendre ses motivations (empathie cognitive) et les régions orbitaires et cingulaires à celle d'y répondre de manière appropriée. Cette explication est sans doute parcellaire, mais elle est certainement fondée. Il y en a une autre : l'empathie chez les animaux aurait également une base hormonale.

L'empathie et l'hormone de l'attachement

Je pense ici à l'ocytocine, l'hormone de l'attachement dont on parle beaucoup depuis quelques années. Il s'agit d'un peptide (c'est-à-dire une petite protéine) synthétisé par l'hypothalamus et sécrété par l'hypophyse lors de l'accouchement, puis de l'allaitement. Son nom signifie

d'ai
rap
nat
beb
tior
de l
où
put
des
les
cet
ron
sés
à d
blo
ror
tio
jou

En

J
ma
av
éq
co
ré
me
po
lar

La morale des animaux

d'ailleurs « accouchement rapide » (*ocy* du grec *ôkus* : rapide et *tocine* de *tokos* : accouchement). La vie a trouvé naturellement cette astuce pour attacher durablement le bébé à sa génitrice et assurer sa survie. Mais les sécrétions d'ocytocine débordent largement la situation stricte de l'accouchement, elles interviennent dans tous les cas où existe un attachement fort, quasi fusionnel. Une étude publiée en 2016 dans la revue *Science* sur les campagnols des prairies a révélé le rôle clé joué par l'ocytocine dans les comportements empathiques de cette espèce. Dans cette étude, une série d'expériences a montré que ces rongeurs léchaient et consolait des congénères exposés à des situations stressantes (comme un isolement) ou à de petits chocs électriques sous les pattes. Le fait de bloquer artificiellement la sécrétion d'ocytocine chez ces rongeurs a interrompu les comportements de consolation et d'entraide, ce qui montre bien que cette hormone joue un rôle important dans l'empathie animale.

Empathie à tous les étages

L'empathie n'est pas seulement présente chez les primates. Les chercheurs qui étudient ou qui travaillent avec les éléphants savent qu'ils sont dotés d'une empathie équivalente à celle des humains, ainsi que de capacités cognitives développées. Les éléphants peuvent en effet reconforter d'autres, adopter des orphelins (comme j'ai moi-même pu le voir), former des alliances, collaborer pour sortir des petits coincés dans la boue, retirer des lances plantées dans le corps de leurs congénères, etc.

Ce n'est pas tout. Le phénomène de l'empathie, comme je l'ai montré au début de ce chapitre, s'exprime aussi de manière interspécifique, c'est-à-dire qu'il concerne les relations entre des espèces différentes et même entre animaux et humains. Au nord du Kenya, dans le parc national Samburu, une lionne, baptisée Kamaniak, est devenue célèbre après avoir adopté plusieurs bébés oryx. Les lions sont pourtant des carnivores qui apprécient certainement – pour leur repas – les bébés oryx. Mais non, dans ce cas l'instinct maternel a prévalu sur l'intérêt alimentaire.

Selon plusieurs études, l'empathie dériverait de l'instinct maternel. Lorsque des petits expriment une émotion, lorsqu'ils ont faim ou qu'ils sont en danger, la femelle réagit immédiatement pour éviter la mort de sa progéniture. Dans ce sens, il s'agirait d'un comportement plus fréquent chez les femelles que chez les mâles, une vérité qui vaudrait pour l'homme comme pour l'animal. Généralisant ces conclusions, la philosophe-psychologue Carol Gilligan, dont les travaux¹ sont à l'origine de l'éthique de la sollicitude (aux États-Unis la théorie du *care*), estime que la moralité aurait un sexe et que la bienveillance et l'altruisme seraient typiquement des valeurs féminines, fondées sur la protection et la préservation de la vie. Possible, mais attention à ne pas reconduire, sous des allures plus biologico-philosophiques, de très antiques stéréotypes !

Enfin, nous n'avons pas besoin d'aller chercher très loin pour trouver des marques d'empathie chez l'animal,

1. Carol Gilligan, *Une voix différente : Pour une éthique du care*, Flammarion, 2008.

La morale des animaux

il suffit de regarder nos animaux domestiques. Les chiens et les chats « sentent » quand leurs compagnons humains ne vont pas bien. J'ai vu une vidéo poignante dans laquelle une mère battait durement sa petite fille. À un moment, le chien s'est interposé entre la mère et la jeune fille. Il repousse la mère sans la brusquer et aboie continuellement dans sa direction. À chaque tentative d'agression de la mère, le chien s'interpose. Encore une fois, sans manifester aucune violence. Les exemples de ce genre abondent, chacun a sans doute le sien.

L'empathie, l'altruisme habitent l'animal comme ils habitent l'homme. Nous ne sommes pas, les uns comme les autres, condamnés à la lutte pour la vie. Notre nature est double. Notre faculté compassionnelle cohabite, de manière permanente, avec notre agressivité et notre goût pour la compétition. D'une certaine manière, le Larousse a raison : l'altruisme est synonyme d'humanité, à entendre comme une inclination à la sollicitude.

La différence, c'est que nous avons, nous autres humains, le choix de nous couper de notre humanité. Et parfois, nous le faisons. Jusqu'à Gilles de Rais, au marquis de Sade et aux camps de la mort. Les animaux, eux, ne peuvent se couper de leur animalité, ils restent attachés aux chaînes de l'instinct. On peut le dire autrement : la liberté de l'homme a un prix. Celui, s'il le décide, de choisir le côté sombre de la Force.